L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 11 AVRIL 1885.

LA RELIGION ET LE MONDE

Le Figaro, qui se rit de tout, affiche une sainte horreur pour la République et est religieux à sa façon, publie, sur "La Religion et le Monde," un article qui cache, sous une forme légère, un grand fonds de philosophie.

Le voici :

Posons d'abord en principe que, dans le monde, il est de bon ton de croire à la religion et fort malséant d'en douter tout haut. Les facéties à la Béranger, dont les cafés de province n'ont pas fini de rire, sonneraient creux dans les thés de cinq heures. On ne s'y accommoderait pas davantage des imprécations déclamatoires à l'adresse de la divinité. Cela détonnerait comme un juron de charretier. C'est à peine si les personnes que tourmentent les douloureuses incertitudes de l'au delà osent s'en ouvrir entre intimes dans un coin de salon. Toutes sorties de langage qu'on se permettrait contre un ordre de croyances universellement admises sont considérées comme un sérieux manquement aux règles de la civilité puérile et honnête. Le monsieur qui médit de Dieu en public, et toute révérence gardée, le monsieur qui coupe son pain à table sont également assurés de ne pas donner de sitôt le *la* à la haute société parisienne.

C'est à la République que la religion doit d'être plus que jamais en honneur dans le monde. Maintes personnes, qui n'out ni le goût ni le loisir de piocher les théologiens, se sont réveillées subitement catholiques en 1871 au bruit des coups de feu qui ont fait deux martyrs de l'archevêque de Paris et du curé de la Madeleine. D'autres attendent encore leur conversion définitive, mais les crochetages, les escroqueries budgétaires pratiquées sur les maigres allocations des vicaires indignent leur vieille conscience de libéraux. Enfin, combien connaissons-nous de nos contemporains auxquels on peut appliquer le mot de Labruyère :

"Il y a des hommes qui attendent à être dévots et religieux que tout le monde se déclare impie et libertin; ce sera alors le parti du vulgaire; ils sauront s'en dégager." Or, aujourd'hui, c'est le parti du vulgaire qui triomphe, et c'est pourquoi il a contre lui non seulement les catholiques de la veille, les parpaillots repentants, les simples libéraux, mais encore ceux qui ne veulent pas passer pour ce qu'on a appelé des "mufles" depuis Labruyère. Honneur aux innombrables Homais des Chambres dernières et de la Chambre actuelle! Ils ont plus travaillé et ils travaillent plus pour la religion que leur collègue Mgr Freppel lui-même.

Car elle ne reste pas inactive, la nouvelle croisade, la grande croisade mondaine dirigée contre les libre-penseurs au pouvoir. Elle rend coup pour coup. Aux décrets de laïcisation des hôpitaux, elle répond en réservant exclusivement aux Sœurs des différents ordres l'argent qu'on remettait autrefois au bureau de bienfaisance du quartier. Aux banquets gras du vendredi saint, elle riposte par une observance plus stricte que jamais du maigre, même dans certaines maisons où l'on n'est pas assuré de croire en Dieu.

Enfin, ce qui est plus grave, les pères de famille qui ne dépendent pas du gouvernement soustraient plus que jamais leurs fils à l'éducation des collèges de l'Etat. Ceux qui sont assez riches pour le faire s'offrent des précepteurs ecclésiastiques, ceux qui ne peuvent se payer cette dépense trouvent encore, à défaut des établissements congréganistes fermés, plus d'un collège à prix modérés tenus par des prêtres. Le plus clair résultat des fameux "crochetages" aura été d'assurer l'avenir des institutions cléricales.

Les conséquences de cette nouvelle poussée vers la religion sont déjà apparentes à l'œil nu. Imaginez un Français qui, revenu à Paris après une absence de quinze ans, entre dans une église. Ce qui le frappera tout d'abord, c'est le grand nombre de jeunes gens qui assistent recueillis au service divin. De son temps on n'allait guère à la messe que pour en voir la sortie. Aujourd'hui, le sport mondain qui consiste à regarder descendre les belles élégantes du perron de la Madeleine après la messe d'une heure est légèrement discrédité.

On a trop peur de ressembler aux gens du monde officiel qui pratiquent ce stationnement extérieur au seuil des temples où l'on enterre un des leurs. Il y a quinze ans, sauf dans certaines familles aristocratiques pliées de bonne heure aux habitudes catholiques, un jeune homme ne proclamait pas qu'il faisait ses pâques. Aujourd'hui, une pareille déclaration est de langue courante. Rappelez-vous que, l'année dernière, plus de la moitié des élèves de Saint-Cyr a accompli ce devoir religieux, ce qui ne s'était pas vu depuis la fondation de l'école.

Jusqu'aux jeunes gens dits de plaisir qui n'attendent plus de devenir vieux pour se faire ermites au moins intermittents. Autrefois, à la sortie du bal de l'Opéra, les enragés qui ne veulent jamais regagner leur lit allaient à la vacherie du Bois de Boulogne. Aujourd'hui, je gage qu'il s'en trouve pour aller communier à la messe de six heures à Saint-Augustin avant de se coucher.

A défaut d'autres avantages, cette ferveur de la nouvelle génération pour les pratiques extérieures a produit un curieux phénomène.

Vous ne rencontrerez plus dans le monde de jeunes gens se poussant par la religion. Tous les célibataires parisiens, élevés dans un certain milieu, offrant les mêmes garanties aux familles pieuses, on ne se heurte plus à ces petits saint Agathes, si bien mis en scène par M. Emile Angier, qui soufflaient de beaux mariages au nez des rivaux non pratiquants. Les petits Tartuffes ont cessé d'avoir leurs coudées franches dans un monde où les vertus qu'ils étalent sont monnaie courante et où les prédicateurs n'ont même plus à combattre cette fausse honte contre laquelle ils ont si vivement tonné jadis et qui s'appelle le respect humain.

Une autre conséquence de ce renouveau de la foi, c'est le redoublement d'égards dont sont maintenant l'objet les ministres du culte. Toujours affaire de protestation. Plus les "calotins" sont insultés à Belleville, plus ils sont accablés de prévenance dans les faubourgs élégants. C'est peu qu'aujourd'hui les membres de l'aristocratie française rendent une visite au moins hebdomadaire au curé de leur paroisse; ils l'invitent fréquemment à dîner et suprême honneur dans un milieu où les préséances jouent un si grand rôle, on lui donne la droite de la maîtresse de la maison, même s'il y a des ducs invités. Nombre de familles rétablissent peu à peu l'antique usage de faire bénir une installation nouvelle. D'autres ont restauré tout récemment un ancien cérémonial pour les derniers moment des êtres qui leur sont chers.

Le maître de la maison envoie chercher dans une voiture à lui le prêtre porteur de sacrements, l'attend au bas de son escalier, et les domestiques font cortège au serviteur de Dieu jusqu'à la chambre du moribond. La solennité est encore plus compliquée quand c'est un prince de l'Eglise qui vient célébrer la messe chez un châtelain. Le maître de la maison doit, dans ce cas, servir la messe lui-même, et au départ du prélat, tous les domestiques de la maison ont pour consigne de recevoir sa bénédiction.

Enfin un des modes, j'allais dire une des modes de la protestation catholique dans les hautes classes, c'est la fréquence des mariages à la Nonciature. Ces cérémonies coûtent plus cher que les autres, car il faut tout de même payer comme si on se mariait à sa paroisse, mais comme il s'agit d'honorer le grand persécuté, le Pape, dans la personne de son représentant, c'est bien le moins qu'on ne regarde pas au prix.

L'impulsion venue des hautes classes à son contrecoup aujourd'hui dans les milieux plus bourgeois, et le carême de 1886 en est la preuve. Ce n'est pas seulement à Sainte-Clotilde, à Saint-Thomas-d'Aquin, à Saint-Philippe-du-Roule ou à Saint-Augustin, c'est dans toutes les églises de Paris, sauf les paroisses d'ouvriers, qu'on signale un plus grand nombre de fidèles que les années précédentes. Les sermons eux-mêmes sont suivis avec une exactitude inaccoutumée.

En vain les prédicateurs de cette année se renferment-ils presque tous dans l'étude austère des textes; en vain la chaire chrétienne n'a-t-elle en ce moment ni un Ravignan ni un Langénieux pour parler au cœur des femmes, jamais l'éloquence religieuse n'a été plus goûtée, jamais parole de ministre de Dieu n'a été plus commentée le soir, dans beaucoup de salons frivoles, dans beaucoup de cercles autrefois rebelles à de pareils entretiens. Tous les libre-penseurs de bonne foi peuvent faire aujourd'hui cette constatation douloureuse, et M. Paul Bert a bien fait d'aller au Tonkin pour se l'épargner.

GASTON JOLLIVET.

Au cours d'une des dernières séances de l'Académie des sciences morales et politiques, de Paris, M. C. Waddington, professeur à la Faculté des lettres, a continué la lecture du mémoire consacré par lui à l'étude de la critique moderne des œuvres de Platon. Il apprécie de la manière suivante les procédés qui ont été mis en œuvre surtout par les érudits allemands.

Rien de plus injuste, dit-il, que d'admettre ou de rejeter, comme on l'a fait, un écrit de Platon, uniquement parce qu'on le juge digne ou indigne de ce philophose. On prend pour types certains dialogues auxquels on compare les autres ouvrages attribués à Platon. Un si grand artiste a-t-il pu, a-t-il dû être toujours semblable à lui-même? Il est vrai que les sept ou huit dialogues admis sans conteste ont été cités par Aristote; mais le silence du stagyrite ne prouve pas que tous les autres sont à rejeter en bloc et qu'ils aient été considérés par lui comme apocryphes.

Il y a une autre difficulté; A qui faut-il attribuer ce que l'on retire à Platon? Il faut supposer l'existence d'un autre philosophe, égal à celui-là, écrivant comme lui des dialogues, exposant la même doctrine, un philosophe dont cependant on ignorerait le nom.

En outre, dans ce système le vrai Platon est diminué, mutilé; on méconnait son génie souple, fécond, et en même temps les variations probables et le progrès certain de sa pensée. C'est là qu'est la grande erreur. Les anciens n'ont pas seulement attribué à Platon tel dialogue: ils ont admis son œuvre tout entière d'un commun accord et c'est ce que démontre clairement la méthode fondée sur les faits et les témoignages antérieurs.

Les écrits de Platon ont une réalité historique palpable en quelque sorte. Quelque dédain que l'incomparable maître ait professé pour les discours écrits, on sait, de source sûre, qu'il prenait grand soin de ses ouvrages, les corrigeait avec amour. Quand il mourut, ses héritiers et ses successeurs à l'Académie y trouvèrent la collection de ses manuscrits originaux. Il y furent gardés pendant trois siècles et l'orateur Crassus put encore, au rapport de Cicéron, y consulter le texte du Gorgias. Une autre collection fut formée au musée d'Alexandrie, puis révisée et cataloguée par Callimaque et Aristophane de Byzance.

Quelques croquis de Pif dans le *Charivari* :

Un huissier de la chambre des députés faits des efforts désespérés pour arrêter un individu porteur d'une grosse caisse!

—Entrer avec une grosse caisse à la chambre!....

—J'ai une lettre à remettre... Comme le revolver fait moins de bruit et peut faire plus de mal... !

M Floquet adresse des admonestations navrées à un orateur qui gesticule avec conscience.

—Vous balbutiez des mots bizarres.... Vous êtes fou?

—Non.... je parle en volapuck!

Un inventeur devant une commission militaire.

—Mon fusil est vraiment à répétition.... De plus, il supprime les tambours, car, en temps de paix, je remplace la culasse mobile par un réveille-matin.

Et la note triste. Une réunion de grévistes hâves et maigres, présidée par un gras personnage en chapeau de haute forme.

Le chœur.—Hélas!.... on ne gagne rien dans les mines.

M. Basly.—Mais si.... quand on sait s'en servir!....

Une réponse épique :

—Je t'inviterais bien à dîner, disait un banquier à un sien camarade; mais, vois-tu, tu serais forcé de te contenter de la fortune du pot, et je ne crois pas qu'il soit bien garni, ce pot-là.

—Si tu le crois....

—Pour en être plus sûr, je vais sonner François, qui nous donnera là-dessus des explications.

Il sonne. Le valet arrive.

—François, sais-tu ce que j'ai à dîner aujourd'hui?

—Vous avez une tête de veau, monsieur.

Une petite localité de province était infestée de vagabonds. Le maire mande le garde champêtre et lui dit :

—Faites une tournée sérieuse et demandez leurs papiers à tous les gens qui paraîtront suspects.

Le lendemain, le garde rencontre un individu en haillons :

—Vos papiers? Montrez les moi, et tout de suite.

—Mais, je n'en ai pas.

—Eh bien, ce n'est pas malheureux pour vous, car si vous en aviez eu et qu'ils n'eussent pas été en règle, j'étais obligé de vous arrêter.

Un jeune employé de maison de liquides passe son examen de volontariat.

Après plusieurs questions l'examinateur lui demande :

—D'où tire-t-on le rhum?

—Oh! monsieur, répond l'adolescent en rougissant, c'est un secret professionnel que vous me demandez.... Si je le trahissais, que dirait le patron?....

La dernière d'Edison, le grand Américain.

Nous reproduisons, avec fierté, un article que la *Paix* de Paris du 24 mars consacre à Edison, l'illustre citoyen des Etats-Unis, notre compatriote :

Il y a, de l'autre côté de l'Atlantique, un être humain merveilleusement doué. Les prodiges sortent de son cerveau tout armés pour la conquête du monde. Dans cette lutte entre la matière et l'esprit qui est l'histoire de la science, peu d'hommes auront marqué leur action par des succès plus décisifs. Quand notre siècle sera entré dans la nuit du passé, le nom d'Edison brillera en caractères lumineux sur cette ombre.

Cette lumière victorieuse, c'est lui-même qui l'aura faite. Le dompteur de l'électricité aura créé de ses mains les rayons de sa propre auréole. Car c'est ainsi que son nom flamboiera, illuminé de cette clarté stridente qui semble un vol fait au soleil.

De toutes les forces de la nature, la plus mystérieuse et la plus féconde est ce fluide (disons fluide, faute d'un autre mot) qui semble l'âme ailée et vibrante de la matière, puissance quasi-fantastique qui résoud ce problème d'être à la fois partout et nulle part, pour qui l'espace et le temps n'existent pas et dont les applications, comme l'essence, ouvrent à l'esprit la perspective de l'infini.

L'électricité produit la lumière, elle produit la force motrice, elle produit la chaleur et l'on peut dès maintenant prévoir sans crainte le moment où, le charbon venant à manquer ou revenant trop cher, il faudra demander ce triple résultat à une autre cause. La cause est là toute prête, grosse d'inépuisables effets. Déjà, de jour en jour, la somme de ses effets connus s'augmente. On pressent, on sait dès maintenant qu'il ne s'agit plus que d'une question d'appropriation mécanique pour en tirer de nouvelles séries de phénomènes. C'est dans cette appropriation qu'éclate le génie de l'inventeur.

Il faut renoncer à dresser ici la liste des inventions dues au génie d'Edison. Dans le cadre d'un article tel que celui-ci, d'où la pure technique est forcément bannie, l'énumération ne pourrait qu'être oiseuse. Une simple nomenclature serait inutile; une description détaillée serait impossible. Quand nous aurons relaté, pour mémoire, le phonographe, le téléphone, le microphone, le mégaphone, la lampe électrique, etc., nous aurons éveillé, dans l'esprit de chacun, des souvenirs familiers, précisés par le spectacle d'expériences que tout le monde a pu voir et nous aurons donné un aperçu des principales découvertes accomplies par Edison ou poussées par lui à ce degré de perfectionnement qui constitue une nouvelle invention.

Edison travaille toujours. Dans la studieuse retraite où il s'est enfermé, il continue sa chasse à l'inconnu, sa lutte contre l'élément invisible et insaisissable que sa pensée tenace enserre pourtant d'un réseau de plus en plus étroit. Il ne se passe pas d'année qu'il n'arrache un secret de plus au Sphynx dont il s'est fait l'Œdipe. Hier encore, s'il faut en croire nos confrères d'outre-mer, il aurait déchiffré un des mots les plus précieux de cette obscure énigme.

D'après les journaux américains, Edison aurait trouvé le moyen de mettre un train en marche en communication constante avec les stations de la ligne où il court. La découverte de l'illustre chercheur n'est pas une présomption théorique: elle a été vérifiée par l'expérience. L'essai en a été fait pour la première fois le 15 février dernier, sur un train régulier, l'express No 9 de la ligne de Chicago, Milwaukee et Saint-Paul. Il a parfaitement réussi.

L'appareil est, paraît-il, des plus simples. Nous regrettons que les journaux de New-York ne nous en aient pas encore fourni la description complète. Tout ce qu'ils nous apprennent, c'est que son installation et sa manœuvre n'exigent aucune complication dans la composition des trains. Dans une voiture ordinaire se trouve une table qui porte l'appareil manipulateur et récepteur; un fil la relie au toit métallique du wagon, lequel est chargé par le courant électrique. De là, le courant passe par un appareil à peigne, dans les fils qui longent la voie. Le train, nous assure-t-on, est resté, pendant tout le trajet, en communication ininterrompue avec toutes les stations de la ligne.

Sur l'énoncé sommaire de cette expérience, la pensée se reporte immédiatement à cette terrible catastrophe de Roquebrune dont le public est encore ému. On sait comment cette catastrophe a eu lieu. On sait quel rôle la fatalité y a joué. Lorsque les deux trains eurent quitté le premier la station de Monte-Carlo, le second celle de Roquebrune, ils étaient condamnés à se rencontrer et nulle force humaine ne pouvait les en empêcher. L'accident était inévitable et il se produisit, en effet, sous les yeux de plusieurs centaines de personnes frappées d'impuissance autant que de stupeur, tandis que, dans les deux stations, les chefs de gare affolés se labouraient la poitrine de leurs ongles. Dans les conditions actuelles, lorsqu'il y a un danger sur la voie, un train parti est un train perdu. Nous jouons tous les jours notre vie sur cette carte qu'un caprice du hasard peut biseauter au profit de la mort.

Certes, le problème n'est pas sans avoir, depuis longtemps, préoccupé tous les gens du métier. Les ingénieurs y ont usé plus d'une veille et l'on peut dire que c'est le cauchemar de toutes les Compagnies. On a proposé et essayé vingt moyens. Le *blocksysteur*, qui consiste à ne jamais laisser engager plus d'un train dans une section de voie déterminée, avait paru jusqu'ici le plus efficace. Il est encore bien précaire, puisqu'il laisse la porte ouverte à la surprise d'un oubli.

L'idéal, c'était de faire que le train, cette chose mouvante et fuyante, restât en communication avec les postes sédentaires d'où le danger qui le menace pourrait, jusqu'à la dernière minute, lui être signalé. La donnée même du problème semblait comporter une antinomie qui le rendait insoluble. C'est cette antinomie qu'Edison vient d'annihiler.

Evidemment frappé par ce fait que, sous la forme du fil télégraphique, le moyen de communication accompagne le train tout le long de sa route, l'infatigable chercheur s'est imposé la tâche de rendre cette communication possible. Tout se réduisait à trouver l'appareil qui, sans être compromis par la marche du train, pourrait suivre le fil télégraphique. La besogne n'était pas mince. Il ne fallait pas moins que le génie inventif d'un Edison pour en venir à bout.

D'après nos confrères d'Amérique, ce génie nous réserverait encore une autre surprise. On assure, en effet, qu'Edison met la dernière main à un appareil qui permettrait à tous les trains lancés sur une ligne, soit dans le même sens, soit en sens contraire, de communiquer ensemble en permanence. Ce serait le dernier mot de la perfection.

En tout cas, on peut s'en tenir, dès à présent, au résultat acquis. Ce résultat, c'est la suppression de toute possibilité de collision. Si la découverte d'Edison est réelle, comme tout semble nous autoriser à le croire, son application à tous nos réseaux ne saurait tarder. Le public a, dores et déjà, le droit de compter les heures.

Le général français Gougeard.

On lit dans la *Gazette de France* du 22 mars :

Il faut laisser à M. Gougeard, qu'on vient d'enterrer sur le plateau d'Auvours, ce titre de général qui lui restitue sa véritable et sa meilleure physionomie aux yeux de l'histoire. Le capitaine de vaisseau Gougeard a peu fait parler de lui; le ministre de la marine, S. Exc. M. Gougeard, n'a pas laissé le souvenir d'un grand réformateur ni d'un administrateur remarquable, mais l'officier de marine promu pendant la guerre au grade de général de brigade et chargé du commandement d'une division, celui-là a fait grandement son devoir et son nom restera dans les fastes de la guerre de 1870-71.

M. Gougeard, tout républicain qu'il fût, n'avait pas oublié les croyances de ses premières années, et il est mort en chrétien. Il se souvint aussi de ses croyances lorsque sur le plateau d'Auvours, au moment où l'armée allait être coupée par suite de l'abandon de cette position, il s'écria devant les zouaves pontificaux prêts à s'élancer en avant : "Allons, messieurs, pour Dieu et la patrie. Le salut de l'armée l'exige."

Aussi faut-il encore admirer cette pensée du mourant qui a voulu être enterré sur le champ de bataille témoin de cet immortel fait d'armes au milieu de ceux qui étaient tombés près de lui dans cette mémorable journée du 12 janvier 1871.

Cette bataille d'Yvré, l'Evêque, qui devait protéger le Mans et assurer un retour offensif contre l'ennemi, ne réussit en définitive qu'à accentuer la déroute et à montrer une fois de plus l'impéritie de ceux qui envoyaient au feu des soldats sans chaussures et sans armes. L'honneur du moins fut sauf et l'armée put effectuer en ordre sa retraite vers la Mayenne, grâce à l'énergie et au coup d'œil du général Gougeard, grâce à la bravoure des chasseurs et des zouaves pontificaux qui eurent à Auvours un fait d'armes qui fut le digne pendant de celui de Patay, leur conta autant de nobles victimes et leur valut autant de gloire.

Le capitaine Jacquemont après avoir été un des plus brillants officiers de ce régiment d'élite, a été, on le sait, son historien.

La plume de l'écrivain possède le double charme qui résulte des qualités du style et d'une verve entraînante et toute militaire.

Nous ne pouvons citer ici en entier la page qu'il a consacrée à la reprise du plateau d'Auvours; nous nous bornerons à quelques extraits :

"Le général Gougeard, avec l'énergie que demandait un si grave péril, essaya de rallier la division Paris : mais il ne put entraîner qu'un demi-bataillon de mobiles du Gers et quelques débris.

"Frémissant de colère, il vint aux zouaves : "Allons, messieurs, dit-il, en avant! pour Dieu et pour la patrie! le salut de l'armée l'exige." Les zouaves se déployèrent en première ligne, les mobiles suivirent, et cette faible troupe, le général en tête, partit au pas de charge à l'attaque des collines d'Auvours.

"Ils gravirent les pentes sous le feu des Prussiens, mais sans s'arrêter à leur répondre...

"A mesure que montaient les assaillants le feu redoublait, et quand ils approchèrent des crêtes, la lutte devint terrible. Le général Gougeard eut son cheval percé de six balles. Les zouaves étaient conduits par le commandant de Monceuil, hardi et impassible, et par l'adjudant major Lallemand, officier d'une rare intelligence et le plus brillant au feu qui se puisse rencontrer.

"La ligne des assaillants s'était fort étendue, pour embrasser le front circulaire du plateau, et présentait une série de combats sur tous les obstacles dont le sol était hérissé. L'extrême gauche essaya en vain de franchir les parapets d'une grande redoute que l'ennemi avait occupée, mais le centre emporta les positions.

"Ce fut là, derrière quelques maisons, dans un champ planté d'arbres, au sommet du plateau, que la lutte fut la plus acharnée. On se battit pendant une heure corps à corps. Les Allemands s'abritaient dans un taillis et derrière de petits épaulements élevés pour des tirailleurs, d'où ils fusillaient à bout portant les volontaires, qui se jetaient sur eux à la baïonnette.

....

"Enfin, à la chute du jour, les zouaves étaient maîtres du sommet, et l'ennemi reculait devant eux. Mais il essaya de les tourner sur leur droite, les pentes du plateau, de ce côté-là, étant beaucoup plus inclinées. Dès le commencement de l'action on y avait détaché en observation la compagnie du lieutenant Benoist. Très éprouvée dans le combat de la veille, cette compagnie, malgré ses efforts et l'énergie de son commandant, ne put arrêter l'ennemi. Benoist vit presque tous ses hommes renversés l'un après l'autre, lui-même fut frappé d'une balle dans la poitrine.

"Il ne voulut pas se laisser emporter, et, tandis que ses derniers soldats battaient en retraite, s'assit au pied d'un arbre, tourné, comme Bayard mourant, vers l'ennemi, qui s'avançait.

....

"Le plateau d'Auvours était reconquis. Les volontaires de l'Ouest occupaient au centre toutes les positions dominantes, et les Allemands abandonnaient le reste pour se replier sur Champagné. Le 1er bataillon avait rendu à l'armée la victoire un moment compromise. Le succès de la journée semblait décisif et l'on raconte que le prince Frédéric-Charles, désespérant de forcer les lignes du Mans, donna ce soir-là à toute son armée l'ordre de la retraite...

"Mais, si la journée du 11 janvier devint inutile le lendemain, ce ne fut pas moins une victoire, et l'armée sut bien à qui elle en devait une part glorieuse.

"Le général Gougeard, qui mena la charge d'Auvours avec sa fougue et son intrépidité ordinaires, a écrit des zouaves "qu'il regardera comme un éternel honneur d'avoir commandé de pareils hommes."

"Le 1er bataillon resta sur le terrain qu'il venait de conquérir et qui était couvert de ses morts et de ses blessés. Mais vers neuf heures du soir des troupes vinrent pour le relever. Epuisés de fatigues, les zouaves retournèrent à Yvré et bivouaquèrent à l'entrée du village. Hélas! la moitié seulement y revenait de ceux qui en étaient partis quelques heures auparavant."

Ajoutons à ce récit si vivant le souvenir d'un tableau dans lequel M. Lyonel Roger, zouave aussi, a su montrer sur ce champ de bataille le général Gougeard, commandant l'attaque, et les zouaves se précipitant au feu avec les chasseurs.

L'artiste en était alors à ses débuts; néanmoins, l'œuvre est des mieux comprises et devenue populaire par la gravure et la photographie.

LISZT.

La *Paix* de Paris du 22 mars, en rendant compte du concert Colonne, qui avait eu lieu la veille et auquel assistait Liszt, raconte ainsi l'ovation faite au célèbre pianiste :

Mais une satisfaction extrême était réservée aux auditeurs du concert d'hier. Liszt, dont on donnait les *Préludes* (3e poème symphonique), était présent dans la salle. Il occupait le second rang de la loge de milieu des loges de balcon, faisant face à toute la salle. Reconnu dès le début du concert avec sa belle tête si caractérisée, et ses longs cheveux blancs, l'illustre pianiste était l'objet de la curiosité de tous et pendant que l'orchestre jouait son œuvre, on cherchait à suivre sur sa physionomie ses diverses impressions.

Après l'exécution des *Préludes*, qui formaient le début de la deuxième partie du concert, la salle entière éclata en bravos, et se levant dans un même mouvement spontané, acclama le grand musicien qui dut, à trois reprises différentes, et vivement ému, saluer la salle enthousiaste. Ce ne fut point assez, les bravos redoublèrent; une grande partie des spectateurs placés dans les galeries supérieures, applaudissaient comme les autres à tout rompre, mais ne pouvaient apercevoir l'illustre Maître; aussi les cris : Liszt! Liszt! sur la scène! continuèrent-ils avec les applaudissements jusqu'au moment où M. Colonne, cédant aux désirs de la foule, se rendit auprès de Liszt et revint avec lui, en lui donnant le bras, sur la scène.

Cette fois la salle éclata en des applaudissements frénétiques; ce fut pendant un instant une ovation comme nous ne nous rappelons point en avoir vu.

A diverses reprises Liszt fut rappelé; et il gardera sans doute un souvenir profond de l'accueil que Paris vient de lui faire, lui prouvant ainsi qu'il n'a pas oublié l'enfant, déjà célèbre pianiste, auquel sa qualité d'étranger a autrefois fermé les portes de notre Conservatoire, mais qui était devenu, tout jeune, le favori de la population parisienne.

La messe solennelle, dite messe de Gran, par Liszt, a été exécutée, le 25, à l'Eglise Saint-Eustache, au profit des écoles libres du deuxième arrondissement. Elle fut écrite à la demande du cardinal Szitoviki, prince primat de Hongrie, pour la basilique de Grau, métropole des églises de ce pays.

Il y a vingt, le 15 mars 1866—écrit notre confrère au sujet de la reprise du chef-d'œuvre—l'œuvre de Liszt fut exécutée à Paris et excita une vive curiosité. Plusieurs jours avant l'exécution à l'église Saint-Eustache, la location des places était terminée; elle s'élevait à 15,000 francs, sans compter le produit de la quête. Environ cinq cents places de la nef principale étaient louées à 20 francs, les autres à 10 francs; celles des nefs contigues à 3 francs; la nef qui se trouve en face des Halles était, comme d'habitude, livrée gratuitement au public. L'exécution, cependant, ne fut pas irréprochable : l'orchestre était celui du Théâtre Italien; mais, l'autorité ecclésiastique ayant interdit pour cette fois l'admission des femmes dans le chœur, toutes les parties de dessus étaient chantées par des enfants. L'intérêt qu'excite l'œuvre de Liszt semble devoir être encore plus grand qu'à la première audition.

Liszt n'est pas venu en France depuis 1878; il est âgé de soixante-quinze ans. C'est un robuste vieillard, à l'œil vif, à la démarche hautaine, au sourire bienveillant.

Quand il est en France, lui qui est décoré de tous les ordres imaginables, il ne porte jamais que la rosette de la Légion d'honneur, dont il a été fait commandeur par Napoléon III. Il est juste d'ajouter qu'en Allemagne Liszt *ne* porte aucune décoration à sa boutonnière.

Les trois enfants qu'il a eus de Mme d'Agoult (Daniel Sterne) ont tous été élevés en France et c'est Liszt qui a pris soin de leur éducation.

De ces trois enfants, le plus doué à tous les points de vue était certainement Daniel Liszt.

Prix d'honneur au grand concours de Paris, après avoir fait de brillantes études au lycée Bonaparte, Daniel avait appris le piano en cachette de son père. Il jouait Chopin comme Liszt.

Le pauvre garçon est mort à la fleur de l'âge. Ç'a été une des grandes douleurs de la vie de Liszt.

L'une des filles de Liszt, Blandine, avait épousé, on se le rappelle, M. Emile Olivier. Elle est morte il y a plusieurs années.

L'autre—Cosima—a épousé en premières noces le célèbre pianiste Hans de Bulow, dont elle s'est divorcée pour épouser Richard Wagner.

Liszt n'a aucune fortune personnelle. Il vit de la pension que lui fait le grand duc de Weimar et de ses appointements de directeur du Conservatoire de Pest.

Des millions qu'il a gagnés en jouant du piano, il ne lui reste rien, si ce n'est le souvenir du bien qu'il a fait autour de lui.

Chez la cordonnier.

—Monsieur, ces chaussures me font mal.

—Déchaussez-vous, pour que j'examine.

L'artiste prend une bottine, la regarde avec attention et fronçant les sourcils :

—Ce ne sont pas vos chaussures qui vous font mal.... Ce sont vos pieds qui, au contraire, ont fait mal à vos chaussures.

Dans une réunion publique à Paris. Un antibourgeois est à la tribune :

—Oui, citoyens! j'ai tous pour moi : mes désirs, ma haine et ma misère me désignent à vos suffrages. Comme citoyen, je connais tout, j'ai fait tous les travaux.

Un bourgeois, à part :

—Même les travaux forcés!

Un mot d'enfant :

—Dis donc, maman, s'écrie bébé, la nuit a donc un œil?

—Pourquoi ça?

—Dame, puisque tu as dit que tu n'as pas pu fermer l'œil de la nuit.

....Depuis quelque temps, la réclame mollissait à Paris. On ne voyait plus dans les journaux ces mémorables formules ou ces ingénieuses fantaisies qui avaient illustré jadis les maîtres du genre.

Il y a une reprise. Nous avons admiré comme il convient un entrefilet paru ces jour-ci et dans lequel il était dit :

"A la première de *Martyre*, à l'Ambigu, un incident s'est produit qui a failli troubler la représentation. Plusieurs spectateurs toussaient à fendre l'Ame... Mais soudain on vit circuler de main en mains les fameux bonbons de X...., souverains contre la toux...."

Ce n'est pas mal, à coup sûr. Pourtant on a fait mieux jadis. Témoin ce boniment inventé par un pharmacien :

"Il y aura désormais deux grands événements dans l'histoire de France : la prise de la *Bastille* et la prise de la *pastille*.

"Quelle pastille! La pastille au baume de Tolu inventée par Trois-Etoiles, pharmacien de première classe, que tout le monde se dispute et à laquelle aucune toux ne résiste."

On aura beau faire, on n'ira pas plus loin.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 10 avril 1886

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,142,554 00	$116,276 00
Même temps la semaine dernière	933,954 00	80,670 00

ARGENT AMERICAIN.

Argent américain (étalon .... au pair
.. .. (trade dollar). 78 o

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain	79	
Pièces de 5 francs	80@	
Pièces de 20 francs	$3,80@	3,90
Souverains	4,80@	4.95
Pièces de 10 thalers	7,50@	....
Doublons espagnols	15,40	
Doublons patriotes	15,35	
Doublons mexicains	15,40	
Pièces de 20 pesos mexicaines	....@	19,40
Or de l'Amérique du Sud	80c par pes	
20 marcs prussiens	4,60@	4,75
Or de la Californie	7@8 0|0 esc	
Or américain, poids léger	95@	97
Or américain, mutilé	5 0|0 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—Il y a beaucoup d'argent sur le marché qui continue calme et facile.

Prêts sur demande : aux banques 3 à 4 pour cent; en dehors des banques, 3 à 4 pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit :

Papier de commerce exceptionnel. 6 pour cent
.. .. A1 7@8 ..
Prêts sur garanties collatérales 4@6 ..
Hypothèque A1 7@8 ..

New York—Taux de l'argent 1½ à 2 0|0.
Londres—Taux de la Banque d'Angleterre, 2 0|0; consols, 100 9|16; lingot d'argent, 46 9|16; U. S. 4's, 128⅞.
Paris—Rentes, 81 fr. 17½.

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial 95 @95½
Le STERLING est stable.
Connaissement de navire A1 clear 484½@ 485
Traites de banques 487
Soixante jours.
Les FRANCS sont stables.
Francs de commerce 5.20
Traites de banques nom.
Soixante jours.
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.
Traites de commerce 50 à 25c. d'escompte
Les banques tirent des chèques à $1 50 de prime par $1,000.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureau à 11 A. M.
$25,320 Bons à prime 98⅝
$5,000 Privilège sur bons à prime 7⅞

Bureau à 2 P. M.
25 actions du N O Gas Light Co $102¼
15 actions S. W. Brush Electric L. Co. $ 60
$3,000 Crossman Extended 109¾
5,000 City 6 0|0 certificates 103⅜

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Valeur au pair	Offre	Demande
Banques.			
Canal & Banking Co	100	133	135½
Citizens	100	41½	43½
Germania National	100	130	....
Germania Savings	100	134	140
Hibernia National	100	140	145
Louisiana National	100	....	118
Metro. Loan & Savings	100	117	....
Mutual National	100	....	120
N O National	100	316¾	....
People's	50	50	....
State National	100	99	102½
Union National	100	102	....
Whitney National	100	....	....
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins	100	40	48
Factors and Traders Ins	100	77	82
Firemen's	50	65	....
Germania Ins Co	100	120	121½
Hibernia Ins	100	100½	105
Home Ins	40	27½	29
Hope Ins	100	103¼	....
Lafayette	50	65	70
Merchants Mutual	100	52½	59
Mechanics' and Traders	100	110	111½
N Orleans Ins As	30	20	21
N Orleans Ins Co	50	38	42
People's Ins	25	15	....
Sun Mutual Insurance	100	....	....
Southern Ins Co	100	....	90
Teutonia	100	122	....
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	95	99
Crescent City	100	66	67½
Canal and Claiborne	100	....	....
New Orleans City	100	97	98¾
Orleans	50	38¼	39
St-Charles Street	50	....	74½
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100	....	65
C C Slaughterhouse	50	21	....
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	....	....
Louisiana Ice Man Co	100	....	....
La State Lottery Co	100	50	70
La Oil Co	100	....	....
Metairie Cimetry Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	102⅞	103½
N O Waterworks Co	100	64¾	65⅞
2Planters Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	60	50	55
Sout'er Mfg & Export'g Co	100	....	....
Southwestern Brush Electric Light Co	100	61	80
Bons d'Etat.			
Louisiana 4 s		73⅝	73¾
.. Three (Baby bonds)		52½	....
Bons de ville.			
Premiums		98½	98¾
Premium drawn number		....	....
Privilege on Premiums		....	....
Consolidated 6 s		....	....
.. Crossman		109	109¾
Consolidated Extension		....	....
.. Crossman		109⅜	109¾
Extended 6's		....	....
.. Railroad		104¼	105
.. Waterworks		....	....
.. Park		....	....
City 6 0|0 certificates		103¼	103½
City 6 0|0 Cts for consol Coup		104⅜	104⅞
City 7 s		115	120
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock		....	....
Produce Exchange Stock		....	....
Stock Exchange Stock		....	....
Mechanics, Dealers, and Lumbermen's Exchange Stock		....	....
U S 4 0|0		....	....
Canal & Claib. St RR mort		....	....
New Orleans, St-Louis & Chicago RR			
Jackson RR 1st mort		102½	....
Jackson RR 2d mort. coup		....	....
Jackson RR 2d mort. debt		....	....
Morgan's L & T 1st gold mort.		....	....
N O Pacific RR 1st gold mort.		....	....
St Charles Hotel Co mort		....	....
Crescent City Ice		111	120
N O City RR Co mort		112½	116
St-Charles St RR mort. 15 y'rs		....	....
N O Waterworks Co mort		....	....
La Ice Mfg Co mort		100	....
Lovee S. Cotton Press mort		....	....
La Electric L. 1st mort		....	....
Certificats et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884		....	....
State Warrants Ordin. 1885		60	....
do do do 1886		60	....
Police Cts		....	....
School Cts		....	....
City Scrip, old		75	83
.. new		....	....
Jan. In. Cts. on State Consols.		....	....
Cts émis en vertu de l'acte 93 de 1880		....	....
Unpaid State Coupons No 12 (Janv. 1 1880)		27	29
Unpaid State Coupons prior to No 12		42	43
Unpaid City Coupons		....	....
Half paid Coupons		....	....
State School Warrants		....	....

1 Avec dividende. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Crossman's Issue. 6 New Stock.
*Pour moins de $5000 et plus de $1000.

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches, et nos statistiques de coton nous viennent du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS.

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 5,700 balles, comprenant 3500 balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est ferme.

Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅜ plus bas que les cotons blancs

Délivré sur contrats, —— balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary.	6 11|16	6 11|16	6⅝
Ordinary	7 3|16	7 3|16	7⅛
Good Ordinary	7⅞	7⅞	7 13|16
Low Middling	8¼	8¼	8 3|16
Middling	8⅝	8⅝	8 11|16
Good middling	9 9|16	9 9|16	9½
Middling Fair	10 7|16	10 7|16	10⅜
Fair	11 7|16	11 7|16	11⅜

FUTURS.

Fermes.

Avril 8.76 à ——; mai 8,87 à 8.89; juin 9,02 à 9,03; juillet 9.17 à 9.18; août 9.22 à 9.23; septembre 8.95 à 8.97; octobre 8.87 à 8.88; novembre 8.84 à 8.85; décembre 8.87 à 8.89; janvier 8.98 à 8.99; février —— à ——; mars —— à ——.

Les ventes comprennent 5.000 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui à midi le middling était coté à la Nouvelle-Orléans à 8¾; à Galveston à 8 15|16; à Mobile à 8¾; à Savannah à 8 11|16; à Charleston à —— à 9; à Wilmington à 8¾; à Norfolk à 9; à Baltimore à 9 3|16; à New York à 9¼ à Boston à 9⅜; à Philadelphie à 9 7|16; à Memphis à 8⅞; à Augusta à 8½; à Cincinnati à 8⅞ et à St-Louis à 8¾.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Facile.

Cotes : Ordinary 8⅝; Good Ordinary 8; Strict Good Ordinary 8 7|16; Low Middling 8 13|16; Middling Uplands 9¼; Middling Orleans 9 7|16; Middling Texas 9 7|16.

FUTURS

Stables.

Avril 9,15 à 9,16; mai 9,26 à 9,27; juin 9,38 à ——; juillet 9.47 à 9.48; août 9.56 à 9.57; septembre 9.40 à 9.42; octobre 9.25 à 9.26; novembre 9 22 à 9.23; décembre 9.26 à 9.28; janvier 9,33 à 9.35.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 1,624,139 balles; même temps l'année dernière, 1,475,384 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 4 879,483 balles; même temps l'année dernière, 4,603,062 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 1,273,195 balles; même temps, l'année dernière, 1,194,621 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 3,358,639 balles; même temps l'année dernière, 3,427,524 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 252,085 balles; même temps l'année dernière, 173,957 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 803,376 balles; même temps, l'année dernière, 621,813 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Ferme avec une assez bonne demande.

Cotes—5 1|16d pour le Middling Uplands; 5⅛d pour le Middling Orléans.

FUTURS.

5 p. m.—Calmes et stables.

MARCHE DU HAVRE.

Calme et stable.

Cotes—60⅝fr. pour le Très Ordinaire (sur place) et 60⅞fr. pour le Low Middling (sur mer.)

SUCRE ET MELASSE.

Nos cotes du sucre représentent le marché en gros sur la levée

SUCRE — Open kettle actif et Centrifugal stable.

Ventes 164 barils et 13 boucauts de sucre et 294 barils de mélasse

OPEN KETTLE—

Choice	——@ —
Strictly prime	——@5 1|16
Prime	——@ —
Fully fair	——@ 4⅞
Good fair	4 11|16@4¾
Fair	——@ 4⅝
Good common / Common	4 @ 5¼
Inférior	2 @ 3¼

CENTRIFUGAL—

Plantation granulated	——@ —
Off granulated	——@ —
Choice white	——@6 1|16
Off whites	5⅞@ 6
Gray off white	——@ —
Choice yellow clarified	——@ 5⅞
Prime yellow	5 11|16@5¾
Off yellow	——@ —
Seconds	4 @ 5¼

MELASSE—Stable.

Fancy	Nominal.
Choice	——@ —
Strict prime	——@ 32
Good prime	——@ 32
Prime	20 @ 22
Good fair	17 @ 18
Fair	15 @ 16
Good Common	13 @ 14
Common	——@ —

CENTRIFUGAL—Stable.

Choice	Nominal
Strictly prime / Good prime / Prime	16 @ 20
Fair / Good fair / Good common	13 @ 14
Common / Inferior	10 @ 12

SIROP— ——à——.

RIZ DE LA LOUISIANE.

Rapport officiel du New Orleans Produce Exchange

RIZ CLEAN—En assez bonne demande.

Fancy	nominal
Choice	@
Prime	5 @5¼
Good	4 @4¾
Fair	3¾@3⅞
Ordinary	2 @3¼
Common	2⅛@2⅞
No 2	2 @2½

RIZ BRUT—Très calme. $1 50 à 3 25 le baril de 162 livres.

(Les cotes ci-dessus sont pour les lots en gros en premières mains. Les détaillants demandent ⅛ à ¼c de plus.)

Au-dehors de la Bourse le .... est coté à $12 00 pour le bolted et $10 00 pour le unbolted, et le son $4 00 à ....

FARINES ET GRUS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse :

FARINE—Inactive.

Extra fancy à $4.85 à 4.95; Fancy $4.50 à 4 65 le baril, choix $4 25 à 4 35; famille $—— à ——.

FARINE DE MAIS—$—— à 2 10.

AU-DEHORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winther wheat non patente $5 62½ à 5 87½ le baril; extra fancy $5 10 à 5 25; fancy $4 75; choix $4 50 à 4 62½; Minnesota flour, bakers $4 75 à 4 57½; patente $5⅝ à 5¾.

FARINE DE MAIS—$2 10.
CREAM MEAL—Choice $2 25 à 2 35.
GRU FIN—Choice $2 25 à 2 40
GRU—Nominal à $3 00 le baril.
FARINE DE SEIGLE—$4 00.
OAT MEAL—Coarse $5 50 à 5 75; fine 5 25 le baril.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS — Le marché est coté à 46 pour le blanc; 45 à 46 pour le jaune et à 46 pour le mêlé.

AVOINE—De l'Ouest 38 à 39; Texas —.
SON—75 à 77½c.
FOIN—Prime $16 00 à 17 00; Choice $17 50 à 18 50.

AU-DEHORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivants : maïs 2 à 4c de plus par boisseau; avoine 2 à 4c de plus par boisseau; son 5 à 8½c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonneau.

PROVISIONS.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros :

Les provisions sont calmes et stables.

MESS PORK—$10½.

VIANDES SALEES SECHES — Epaules 4 00; shortrib sides à 5 60; long clear 5 60.

BACON—Epaules 4⅜ à 4½; short rib sides 6¼; long clear sides 6⅛.

GRAISSE—En tierçons, refined, 5⅞ à 6.

JAMBON—9 à 9½.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de ¼ à ½c pour les autres articles provenant du porc.

AU-DEHORS DE LA BOURES

MISCELLANEES — Jobbing — Prime mess $10 00; family pork, $9 75 à 10 00; extra prime and rump pork, à $9 25. Plain or canvassed shoulders 5 à 5½, selon la qualité. Boston cut shoulders fancy, small, 6¾ à 7. California hams, 6 à 6¼; fancy breakfast bacon, 8 à 8½; choice to fancy s. c. c. hams, 9¼ à 9¾c; medium to ordinary s. c. plain or canvassed hams, 5 à 7½c; common hams, 3 à 4c. Pig pork $5 75 le demi-baril et $10 00 le baril.

BŒUF—Jobbing—Extra plate beef $10 75 à 11 00; plate beef $10 00 à 10 25 en baril; extra plate $5 75 en demi-baril; extra mess $5 00 à 5 25 en demi-baril; extra mess beef $9 00 à 9 50 le baril; New York Fulton market $7 25 le demi baril.

GROCERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFE—Prime 9¾ à 10; goode 9½ à 9¾; fair 9 à 9¼; ordinary 7¾ à 8; common 6¾ à 7 la livre.

THE—Extra Formosa, 85c à $1 00 la livre choice to fine 40 à 48c; fair to medium 24 à 35 imperial extra choice 80c à $1 00; fine to choice 30 à 60c; hyson and young hyson, 35 à 38 gunpowders, fair to finest 30 à $1 20.

BEURRE—Western Creamery—Extra 36 à 37; extra firsts — à 32; firsts 26 à 27; seconds 21 à 22; June choice selections — à 18; Western Dairy—Extra — à 18c; extra firsts 13 à 14; country packed best — à 12; common 4 à 5. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE—New York creams, fancy, 12½ à 13; Western Chiddars full cream 11 à 12; Western twins, full cream, fancy, 10 à 11½; Western flats, fancy full cream, 10 à 11; Western flats, part skims, choice 3 à 4; Western flats, skims, 6 à 7.

SAVON—De la Louisiane—Magnolia—family 3¾ à 4c la livre; olive 4½ à 5; dark mottle 3¾ à 4c; Kellers—Magnolia — à 3¼c; Eagle — à 3; Olive 3¾ à 4. De l'Ouest—Kirk's—Olive 4¼ à 4¾; Blue India 5¾ à 6; St. Roillx, XXX German Olive 4 à 4¾; Proctor & Gamble Extra Olive 4¼; Every day 4¾; Family 4; Ivory $7 00 per box; miscellaneous, Red Castile 7½ à 8½; White Castile 9½ à 10½.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 70c; Gretna Coarse 60c; City Fine 90c; Gretna Fine 80c; City Crushed 80c; Rock Salt ¾c la livre; pocket Salt 1½ à 5, selon la grosseur.

CHANDELLES STAR—Full weights 11c la livre.

AMIDON—3 à 3¼c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ½ à 1c de plus par livre.

DU PAYS—Pommes $1 50 à 3 75 le baril; pacanes de la Louisiane à 4 à 20c, selon la grosseur; du Texas 5 à 12½; pistaches rouge du Tennessee 4 à 5c la livre; de Virginie 7½c; pommes sèches 3¼ à 3½ à 4; sliced 5½ à 6; evaporated 8 à 8½. California oranges $2 75 à 3 00 la boîte; Florida nomi.

ETRANGERS — Oranges de Valence à $6 50 à 7 00; oranges impériales $4 25 à 4 50 la boîte; oranges de Palerme $2 75 à 3 50; oranges de Messine $2 75 à 3 50; Citrons de Messine $4 00 à 5 00; Citrons de Palerme $4 00 à 5 00; Raisins layer new $2 90 la boîte; en demi-boîte $1 60; en quart de boîte 90c; Londres layer $3 25; en demi-boîte $—— en quart de boîte $1 00; en quart dats $1 25; Bananes $1 50 à 2 50 le régime; Ananas nominal la douzaine; Dates 6c la livre; Dates persanes 8 c la livre en boîte; Fard dates 9c. Currents 6¾ à 7c la livre; Figues sèches layers 17c la livre; boîtes ovales 14 à 15c; Figues de Naples $2 50 la boîte; Prunes 7c la livre; Citrons 25c la livre; Amandes Tarragana 18c la livre; Isica 18c; Noix du Brésil 10c la livre; Filberts 12½c; Noix anglaises 15c; Noix françaises 14c; Marrons italiens 12 à 14c; Noix de coco $32 50 le 1000, 3½c pièce en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton, $8 00 par ton.; oil cake de la campagne à $19.00 per long ton f. o. b.; de la ville $19 50 per long ton f. o. b.; farine de graine de coton à $19 50 per long ton f. o. b.; huile de coton crue à 23½c le gallon ex-levée; huile raffinée 28 à 30.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix en gros au landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et ¼ à ½c par livre en lots.)

POMMES DE TERRE — Western $1 60 à 1 85.

PATATES DOUCES—California yams $1 75 à 2 25, spanish yams $2 25 à 2 50.

OIGNONS—De l'Ouest $2 75 à 3 00.

AIL—Importé 75c à $1 25 le paquet.

CHOUX—Louisiana $3 00 à 3 50 par crate. Western $3 50 à 4 00.

CHOUCROUTE—St-Louis $6 50 à 7 00, Chicago $6 50 à 7 00.

HARICOTS—Choice Northern 2⅝ à 2¾; Red kidney choice 3 à 3¼ New York red kidneys 3½ à 3¾; western white choice 3¼ à 3½; pois verts nouveaux 2½c; cow peas clays $1 70 per bushel, high clay mixed $1 60; good clay mixed $1 50 à 1 55; low clay mixed $1 45 à 1 50; whip poorwill $1 60 à 1 65; red $1 50 à 1 60.

VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 25 à 50c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et 5 à 10c de plus par douzaine d'œufs—Grosses volailles de l'Ouest $3 75 à 4 25 la douzaine; poulets $2 50 à 3 00; canards $3 00 à 3 50; oies $4 00 à 5 00; dindes $14 00 à $16 00. Les grosses volailles de la Louisiane $3 00 à 3 50; poulets $2 50 à 3 00; canards $2 50 à 3 00, oies $3 50 à 4 00; dindes $9 00 à 12 00.

ŒUFS — Ceux de l'Ouest 12 à 13c; ceux de la Louisiane — à 13.

SUIF — 5c la livre pour celui de la ville; 4c celui de la campagne.

CIRE D'ABEILLE—Prime yellow — à 21c la livre.

MIEL—Strained 40 à 45c le gallon.

LAINE — Burry 9 à 12c la livre; Louisiana clear 19 à 20; clear lake 20 à 21½ c.

PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au dessus 7 c; steer et peaux de vaches 30; 70 livres à 5½c, kips, 14 à 30 livres, 7c; peaux de veau 75c pièce.

PEAUX DE CAMPAGNE—Green salted 7; dry flint 12½; dry salted 11c la livre; amaged green hides 2c off, damaged dry 1|3 off.

PELLETERIE—Otter $1 00 à 3 50; castor (opened) 50 c à $1 00 pièce; loutre — à 15 c. pièce; racoons — à 15c.

PEAUX — Chevreuil 15c la livre; mouton 10 à 50c pièce; chèvre 10 à 30c.

MOUSSE—Mêlée 1½ à 2½c la livre; grise 1½ à 2c noire 2½ à 3c.

PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 55c la livre; common 10 à 15c.

CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 5c pièce; cornes de vaches — à —.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES — Lugs heavy 5 à 7c; light 4½ à 6; leaf 7 à 11; burley 5 à 18.

TABAC MANUFACTURE—Jobbing, par livre—Fine plug 80c à $1 05; fine medium 53 à 63c; Bright quarters and common 11-inch 4's et 5's 27 à 35c; Bright navy, 30 à 46c; fancy natural leaf 50 à 80c; fine cut chewing 30 à 67c, granulated smoking 33 à 60.

NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut payer 25 à —— de plus par baril. Pitch $1 25 à ——; goudron $3 25 à ——; le baril $2 00 à ——; le demi baril. Rosin—DE et F $1 15, G $1 25, H $1 75, I $2 75, K $2 75, M ——, N ——, W G, ——. Essence de térébenthine 39½c; jobbing 3 à 4c de plus le gallon.

TOILE D'EMBALLAGE—En petits lots—Bagging 1¾ livre 9 à 9½c la yarde; 2 livres 9½ à 9¾c; 2¼ livres, 10 à 10¼; bailing twine — à 15c la livre.

COTTON TIES—$1 15 net le paquet.

CHARBON.

PITTSBURG—Détail—Famille 50c le baril; $5 00 le boucaut; Anthracite $9 00 à 9 50 le ton; bateaux 40 c, steamers $4 25 la tonne en gros 30 à 32c le baril.

ALABAMA—Pratt steam coal 40c le baril; Helena coal, pour familles, 50c; Montevallo 60c. Pratts coal sur chars, par le L and N RR $3 50 le ton; Helena coal $3 75 le ton.

VINS ET LIQUEURS.

ALCOOL—Le gallon	2 15@	2 20
BRANDIES—Du pays, le gal	3 00@	3 50
Pêche—vieux, le gallon	2 35@	2 75
Pomme	2 35@	2 75
COGNAC—Importé—1882, le gallon	4 80@	....
1874	5 50@	....
1875	5 75@	....
1870	6 50@	....
1860	7 40@	....
1865	8 00@	....
1848	12 00@	....
Otard Dupuy & Co's Cognac 1882	5 50@	....
1870	7 00@	....
1854	9 00@	....
1848	10 25@	....
Bisquet, Dubouche &co. Cognac 1878	4 50@	....
1870	5 50@	....
1848	9 00@	....
WHISKY—Rectifié de la Louisiane, 90 0|0 de preuve, par gallon	1 05@	1 15
Ouest	1 14@	1 16
Bourbon	1 40@	3 50
Seigle	1 50@	3 50
Ecosse, importé	4 00@	4 25
Irlande, importé	4 00@	4 25
Duffy's malt whisky, par caisse	9 00	
par gallon	3 00	
GENIEVRE—Du pays, de New York ou de Philadelphie, par gallon	1 15@	1 18
Hollande, par gallon	2 75@	2 85
Sir Robt. Burnett's Old Tom	3 15@	3 25
Sir Robt. Burnett's Old Tom par caisse	8 50@	9 00
Holland, par caisse	7 25@	7 50
VINS ROUGES—California Claret, le gallon	40@	45
Zienfandel No 1, le gallon	60@	65
Clarets importés — Ordinaire par baril	57 00@	60 00
Clarets de famille par baril	65 00@	75 00
Clarets fins, le baril	90 00@	175 00
Médoc, la caisse	6 00@	....
St-Julien, la caisse	6 50@	....
Margaux, la caisse	7 00@	....
Pontet Canet, la caisse	10 00@	....
Larose, la caisse	12 00@	....
Léoville, la caisse	12 00@	....
Château Laffite, la caisse	28 00@	....
Ordinaire, la caisse	3 00@	3 50
Château Dillon, par cask	125 00@	....
Blanquefor, par cask	105 00@	....
Château Dillon, par caisse	7 50@	....
VINS BLANCS—California, le baril	40 00@	45 00
Importé, de famille, la bar	65 00@	80 00
Importé, fin, la bar	90 00@	175 00
Graves la caisse	6 00@	....
Sauternes, la caisse	6 50@	....
Haut Sauternes, la caisse	10 00@	....
Latour Blanche, la caisse	18 00@	....
Château Yquem, la caisse	20 00@	30 00
Ordinaire, la caisse	3 25@	3 50
Muscat, la caisse	4 25@	6 50
Madère, Cette, le gallon	1 00@	1 10
Madère, genuine fine, le gal	3 50@	5 00
Madère, la caisse	12 00@	25 00
Sherry, Cette, le gallon	1 00@	1 01
Sherry Genuine Xérès, le gallon	1 50@	5 00
Sherry, la caisse	9 00@	25 00
Très vieux porto, la caisse	6 00@	....
CHAMPAGNE—Rœderer Carte Blanche, qts, par douz	27 00@	....
Piper Heidsieck qts par douz	24 75@	....
G. H. Mumm's & Co. Dry Verzenay	24 75@	....
Extra Dry	28 50@	....
Drymonopole, Heidsick & Co par caisse, quarts	30 00@	....
Pints, par caisse	32 00@	....
Hy Cliquot—qts par douz	24 00	
pts	26 00	

MATERIAUX de CONSTRUCTION.

Yard Spot Quotations.

YELLOW PINE—ROUGH. PER 1,000 FEET.

Sawn Tim No 1	$14 00	Plank No 1	$14 00
No 2	13 50	No 2	13 00
No 3	12 50	No 3	12 00
Scantling No 1	13 50	Flooring No 1	14 00
No 2	12 00	No 2	14 00
No 3	11 50	No 3	13 00
Ceiling No 1	15 00	Weath Bds No 1	13 00
No 2	12 00	No 2	10 00
No 3	9 50		
Boards, No 1	15 00	Boards No 2	12 50
No 3	12 00	No 4	9 00

YELLOW PINE—DRESSED.

Flooring No 1	23 00	Ceiling, No 1	19 00
No 2	16 50	No 2	14 00
No 3	14 50	No 3	10 00
Weath Bds No 1	15 00	Boards, No 1	19 00
No 2	12 50	No 2	16 50
Boards No 3	12 50	No 4	12 50

CYPRESS—ROUGH.

Boards, No 1	29 00	Boards, No 2	26 50
No 3	19 00	No 4	14 00
No 5	12 00	No 6	10 00
Dr'ed Bds No 1	34 00	No 4	17 00
No 2	31 50	No 5	16 00
No 3	29 00	No 6	13 00

WHARF TIMBER.

No 1	9	No 3	7
No 2	8		

MAHOGANY TIMBER.

No 1	8	No 3	3
No 2	6		

CEDAR TIMBER.

No 1	7	No 3	2½
No 2	5		

WALNUT LUMBER

No 1	100 00	No 2	60 00
No 2	90 00		

OAK LUMBER.

No 1	50 00	No 3	
No 2	30 00		

SHINGLES.

No 1	3 75	No 3	
No 2	3 50		

LATH

Per 1,000 1 60

QUINCAILLERIE.

AXES—Hunt's	6 00 @	7 50
Double bit	15 00 @	
AXLE GREASE—Frazer's	5½@	6
BELLOWS—Blacksmith, 28 to 42 in	7 00 @	22 00
BRASS—Sheet par livre	25 @	
COTTON SCRAPERS	2 75 @	3 00
CHAINS—Trace	30 @	75
Ox ⅜	5 @	7
COPPER—Roofing par livre	22 @	
Brazier's sheets, 12 livres et au-dessus	18 @	20
HOES—H. B. No 0 to 6	2 50 @	5 50
A. B. No 00 to 3	2 75 @	6 00
Lyndon's bright crown 00000 to 3	4 00 @	8 00
ROTARY HOES—Mallon's	80 00 @	
Avery's	125 00 @	
Stubble diggers	60 00 @	
HOLLOW WARE—Skillets	3 @	4
Anvils	10 00 @	12 00
IRON—Flat 1½ to 4 inches by ⅜ to 1	2 @	2¼
Round 1 to 1⅞ inches	2 @	2¼
Painted	4¼@	4½
Bands—Light 3 to 6x⅛	3 00 @	3 25
Heavy 3½ to 6x¼ inches	2 75 @	3 00
Hoops—1 to 2 inch	3½@	4½
Sheet—No 10 to 14 G	3 00 @	
Galvanized, No 26 G	7 50 @	
Roofing	@	
Pig, per ton	@	
LEAD—Pig, par livre 6¼c.		
Sheet, par livre	7 @	
NAILS—10d, 60d basis	2 75 @	
Cut spikes	2 90 @	
OAKUM—Navy	7½@	
United States Navy	9 00 @	
Bees	10 00 @	
PLOWS—Avery, cast, Nos ½ to 1	2 75 @	5 00
Avery, steel	4 50 @	20 00
Avery, double shovels, wooden beams, set	@	2 75
Avery, double shovels iron beams net	2.75 @	3 50
Magnolia sweeps, all sizes, net	2 75 @	3 00
Double plows, Allemon's, No ½ to 2, each	37 50 @	50 00
PLOW STEEL—5 to 12x½ to 2|3		
ROPE—Sisal, ½ in. and larger, basis	8 @	9
Manila	13½@	14½
Cotton 5.16 et ¾	14 @	15
SPADES—Ames'	10 50 @	12 00
Rowlands'	6 00 @	7 00
SHOVELS—Ames'	9 50 @	11 00
Rowlands'	6 00 @	7 60
SWEEP IRON—7 to 12x⅛ to 5|16	@	4
TIN—Roofing, 1x20x28 inches	14 50 @	
I. C., do	10 50 @	
1x14x20	7 00 @	
I. C., 1x14x20	5 25 @	
Block, par livre	23 @	
TURPENTINE—Par gallon	38 @	
VISES—Peter Wright's	@	16 00
WIRE—Barbed fence, galvanized	5 @	5¾
ZINC—sheet par livre	6½@	7

CHEVAUX ET MULETS.

Prix du Marché.

Chevaux communs	$ 80@125
Bons chevaux de trait	125@160
Chevaux de selle et de voiture	175@250
Mulets pour habitations sucrières	180@210
Mulets, qualité moyenne	150@180
Mulets pour coton	125@160
Mulets communs	75@125

MARCHE AUX BESTIAUX.

BESTIAUX DU TEXAS ET DE L'OUEST—Choice fat par liv. gross	4 @ 4¾
fair to common	3 @ 3½
MISSISSIPPI, ALABAMA, &c. GRASS CATTLE—1re qualité, par tête	$20 00@26 00
2me qualité, par tête	$12 00@16 00
Vaches communes et vieilles	7 00@10 00
VEAUX—1re qualité, par tête	9 00@10 00
2me qualité, par tête	5 00@ 8 00
YEARLINGS—1re qualité, par tête	9 00@11 00
2me qualité, par tête	6 00@ 8 00
PORCS—Good fat Western, par liv. gross	4 @ 4½
Fair Ouachita par liv. gross	— @ —
MOUTONS—Choice, par tête	$2 50@ 3 00
Fair, par tête	1 00@ 2 00
VACHES LAITIERES—1re qualité, par tête	60 00@80 00
2me qualité, par tête	20 00@50 00

BRADSTREET'S.

Bradstreet's, the weekly financial and commercial newspaper published by The Bradstreet Mercantile Agency, is now in its thirteenth volume and stands at the head of all the financial and commercial periodicals of this country and is surpassed by none in Europe. In the twelve volumes already issued can be found more original and carefully prepared matter—facts and figures—relating to business topics than can be found in any other periodical for the same period. Nor is it surprising that it has reached and maintains this position, for it is owned and published by a large corporation—The Bradstreet Company, with its cash capital and assets of over $1-400,000, its nearly 100 branch offices, and its small army of over 1600 salaried employees and 65,000 regular correspondents. This organization makes extensive investigations into industrial and other matters, gathers full reports of the condition and prospects of the leading crops, and exhibits regularly the state of business, practically making *Bradstreet's* the authority as to the condition and prospects of the commercial world. It needs but a glance at the newspaper to satisfy any one that its publishers have been ambitious more than avaricious, for in no way are its pages made up to cater to the popular taste or to serve the purpose of loud or insinuating advertisers. No trivial or sensational matters are ever to be found in its columns, but the whole 900 large pages a year is so solidly packed with news, reports, discussions, decisions and data as to make *Bradstreet's* an acceptable and a most indispensable journal for progressive business men.

FEUILLETON.

No 17 Commencé le 24 mars 1886.

PORTE CLOSE

—PAR—

F. Du Boisgobey.

IV

(Suite.)

—Elle est cependant décidée à s'en mêler activement et je ne la désapprouve pas. Qu'a-t-elle à redouter? Je ne suppose pas que personne s'avise de la soupçonner de complicité.

—Ce serait odieux et ce serait absurde. Il n'en est pas moins vrai que l'opinion publique lui sera défavorable. On la blâmera d'intervenir en faveur du meurtrier présumé de son beau-frère.

—Ma foi! docteur, vous avez peut-être raison, dit Olivier, frappé de l'insistance que mettait M. Avangour à lui signaler un danger évident. Je connais la province et je sais qu'il y faut compter avec la médisance. J'essaierai de calmer ma cousine et je lui prêcherai la prudence.

Olivier ne savait pas encore qu'il n'était plus temps et que, depuis la veille, Viviane s'était décidée à pousser les choses à l'extrême. En causant avec elle, il avait compris qu'elle pensait à aller s'établir au château ou aux environs du château, et il s'était promis de l'y rejoindre. Mais il ignorait qu'à la suite d'une orageuse explication avec sa sœur, elle venait de prendre la résolution de partir dès le lendemain.

M. Avaugour allait le féliciter du louable projet qu'il annonçait, lorsqu'ils heurtèrent un monsieur qui sortait d'un bureau de tabac, tout près du passage de l'Opéra, et qui s'écria :

—Tiens! le docteur! en voilà une chance!

—Bonjour commandant, je ne m'attendais guère à vous rencontrer à Paris.

—Le fait est que je n'y viens pas souvent, dit le monsieur en regardant du coin de l'œil Olivier qui le regardait aussi.

—Permettez-moi, reprit le docteur, de vous présenter un compatriote et un marin.... M. d'Erquy, lieutenant de vaisseau.

—Il me semblait bien reconnaître monsieur.... et j'espère qu'il se souvient de moi.

—Le commandant Jugon, si je ne me trompe? dit Olivier.

—Lui-même, jeune homme; le vrai, le seul Jugon, qui commandait la frégate *la Terpsichore*, avant que vous fussiez sorti de l'Ecole navale.... tres flatté que vous le reconnaissiez, malgré ses avaries. Mes favoris étaient poivre et sel, avant votre départ; maintenant, ils sont tout blancs.... Excusez-moi de ne pas vous avoir remis, à première inspection. C'est que vous avez changé de figure. Vous avez laissé pousser votre barbe.

—C'est permis en Chine, mon commandant.

—Oui, je sais qu'on ne navigue plus sous la vieille ordonnance; ça n'empêche pas de faire son devoir et d'attraper le bout de ruban rouge que vous portez à votre boutonnière. Mes compliments, monsieur. Vous l'avez bien gagné. L'amiral Courbet vous a cité plusieurs fois dans ses rapports.

Vous étiez, je crois, embarqué sur le *Bayard*.

—Oui, mon commandant; j'ai été blessé à l'affaire du 30 août, et on m'a renvoyé en France. Je suis arrivé à Paris avant-hier, et j'ai un congé d'un an.

—Alors, j'espère que vous viendrez me faire une visite à Lanvollon. Aimez-vous la chasse?

—Je ne la crains pas, répondit modestement Olivier.

—Ça suffit, je compte sur vous, cet hiver. Et en attendant le plaisir de vous recevoir en Bretagne, j'espère que nous nous verrons souvent à Paris. J'y suis pour un mois et je n'y étais pas venu depuis dix ans. Aussi je me paie toutes les curiosités nouvelles. Savez-vous où je vais de ce pas? Au Musée Grévin.... et vous allez y venir avec moi.

—Je vous remercie, mon commandant, mais....

—Accompagnez-moi au moins jusqu'à la porte. Ce cher Avangour ne nous fera pas l'affront de nous lâcher. J'arrive du pays et j'ai un tas de choses à vous raconter.

Cette annonce suffit pour décider Olivier et même pour entraîner le docteur qui se rappelait très bien que, le jour des obsèques de M. du Houlbecq, dans le cimetière, et devant une nombreuse assistance, le commandant avait donné son avis sur les causes du meurtre et sur certains faits encore inexpliqués.

Ces messieurs flanquèrent à droite et à gauche le vieil officier et ils continuèrent à marcher tous les trois dans la direction du boulevard Montmartre.

—Mon cher camarade, commença M. Jugon, je ne vous apprends pas, je suppose, la triste fin de votre regretté voisin et ami. Il était votre parent....

—Par alliance. Mme du Houlbecq est ma cousine germaine.

—Charmante femme!.... tout le monde la plaint. Je serais allé la voir en arrivant à Paris, si je n'avais craint d'être indiscret, mais je compatis à son malheur et je vous prie de le lui dire.

Olivier s'inclina. Cette chaleureuse expression de la sympathie du commandant lui était agréable. Olivier ne croyait pas qu'on pût soupçonner sa future belle-sœur, mais en bon parent, il se félicitait d'apprendre que les amis du général s'intéressaient à sa veuve.

Et le langage que tenait M. Jugon parut plaire aussi au docteur Avaugour, plus sceptique en ces matières que le fiancé de Vivette.

—Vous savez sans doute, reprit le vieux marin, qu'on a arrêté et emprisonné un des gardes de ce pauvre du Houlbecq.... un ancien soldat du régiment qu'il commandait pendant la guerre de 1870.

—Je le sais et je crois qu'on a eu tort.

—Je le crois comme vous. Mais ce que peut-être vous ne savez pas, c'est que du Houlbecq était en déplacement de chasse chez moi, à Lanvollon, quand il est parti tout à coup pour aller se faire tuer bêtement, à une des fenêtres de son château.

—On me l'a dit, sans m'expliquer d'où lui est venue cette lubie de rentrer chez lui.

—Figurez-vous que, ce soir-là, nous fêtions joyeusement la Saint-Hubert. Nous étions une douzaine à table, et notre cher général était le plus gai de la bande. Après le dîner et avant le café, il est monté dans sa chambre, pour y prendre, a-t-il dit, une boîte de cigares de la Havane qu'il voulait nous offrir et qu'il avait enfermée dans son nécessaire de voyage. Nous l'attendions, comme les moines attendent l'abbé au réfectoire, c'est-à-dire en buvant sec. Nous ne l'avons pas revu. Sans me prévenir de son départ, il est descendu au rez-de-chaussée, il a donné l'ordre d'atteler sa voiture, et, un quart d'heure après, il roulait sur la route de Trigavou. Notez qu'il était venu en *dog-cart* et qu'il pleuvait à verse.

—Que s'était-il donc passé?

—Voilà ce que nous nous sommes demandé et ce que le juge d'instruction m'a demandé, à moi, lorsqu'il m'a interrogé. Je n'étais pas en mesure de le lui dire et j'ai répondu que je n'en savais rien. Plus tard, l'idée m'est venue que du Houlbecq a dû trouver dans sa chambre une lettre dont la lecture l'a décidé à rentrer immédiatement à Trigavou. Qui l'avait apportée, cette lettre? J'ai questionné mes domestiques. Ils m'ont dit que personne, à leur connaissance, n'était monté au second étage où j'avais logé le général. Seulement, j'ai su qu'un individu, qui m'est suspect, était entré dans la cuisine. Ça lui arrivait souvent. Il ne demeure pas très loin de Lanvallon et il connaît mes gens qui avaient le tort de le recevoir et de bavarder avec lui. Je leur ai défendu de le laisser entrer à l'avenir, mais....

—Comment l'appelez-vous? demanda vivement le docteur.

—Vous le connaissez bien. C'est le fermier de La Hunaudaie.... un nommé Pillemer.

—Pillemer! s'écria l'officier de marine. Vous le soupçonnez d'avoir écrit à M. du Houlbecq?

—Ou du moins d'avoir apporté une lettre qui a décidé ce pauvre général à rentrer brusquement à Trigavou, dit le commandant Jugon. Quant à l'écrire lui-même, c'est une autre affaire. D'abord, je doute qu'il sache tourner proprement une épître. Et puis si, comme je le crois, le but de cette lettre était d'attirer du Houlbecq dans un guet-apens, le rôle qu'à joué Pillemer a dû se borner à servir de messager.

—Messager de qui?

—Ah! voilà ce que je ne sais pas. Du reste, je suis enfoncé jusqu'au cou dans les hypothèses, car personne ne l'a vu, ce billet. Le général s'en sera probablement servi pour allumer sa pipe. Mais je suis certain que Pillemer est un mauvais gars. Le connaissez-vous?

—Je n'entends parler que de lui depuis deux jours, répondit évasivement Olivier. Et il me sera facile de me renseigner sur cet individu, car je dîne ce soir avec son maître.

—Alain de Trigavou? Il a donc reparu?

—Mais, oui. Je l'ai rencontré hier.

—Ça ne m'étonne pas. Les gens de chez nous allaient disant qu'il était mort. Je n'ai jamais cru cela. Trigavou est un homme qui n'a pas la moindre envie de trépasser. Eh bien! puisque vous devez le voir aujourd'hui, demandez-lui donc pourquoi son fermier vient continuellement rôder à Lanvollon et prévenez-le que j'ai donné l'ordre de flanquer ce drôle à la porte si jamais il ose remettre les pieds dans ma maison.

—Alain ignore sans doute ce que fait ce Pillemer. Mais je me charge de votre commission, mon commandant; quoiqu'elle n'ait rien d'agréable... Est-ce que vous êtes en mauvais termes avec M. de Trigavou?

—Ni mauvais ni bons. Je ne le vois jamais. C'est un beau ténébreux qui ne fraie pas avec les campagnards. Il n'aime pas la chasse; il n'aime que Paris.... Un Breton, ça ne s'est jamais vu!

—Il habite cependant notre pays une partie de l'année.

—Parce qu'il n'a pas le sou. Il n'y vient que pour faire des économies.... et personne ne lui en sait gré.

Je ne me doutais pas que vous étiez lié avec lui.

—Nous ne sommes pas intimes, mais je l'ai beaucoup fréquenté autrefois et j'ai été charmé de le retrouver à mon retour de Chine. Du reste, j'ai besoin de lui en ce moment, car c'est précisément ce Pillemer qui accuse Calorguen, le garde-chasse, et Trigavou m'a promis d'interroger son fermier pour savoir s'il dit la vérité.

—Hum!.... j'ai peur que le maître et le fermier ne s'entendent comme larrons en foire.

—Vous êtes sévère, mon commandant, dit Olivier un peu piqué d'entendre parler ainsi d'un homme qu'il appelait son ami. Décidément, vous avez des préventions contre votre voisin de La Hunaudaie.

—J'en conviens. Et il est possible que je me trompe sur son compte. Mais demandez au docteur ce qu'il pense de ce monsieur.

—C'est inutile, répondit Olivier en souriant. Le docteur s'est déjà expliqué sur ce point. Il ne m'a pas caché que M. de Trigavou lui est antipathique.

—Je vous ai dit pourquoi, répliqua M. Avaugour.

—Oui....pour les mêmes raisons que le commandant. Je n'entreprendrai point, messieurs, de plaider la cause de ce pauvre Alain qui, je vous le jure, vaut mieux que sa réputation. Du reste, vous n'allez pas, j'espère, jusqu'à l'accuser d'avoir trempé dans les intrigues de Pillemer.

—Non, répondit nettement M. Jugon, et la preuve, c'est que je vous ai prié de lui porter plainte contre ce drôle.

—Je n'y manquerai pas.

Le docteur ne dit mot, et qui ne dit mot consent, affirme le proverbe. Olivier prit donc son silence pour un acquiescement à la réponse du commandant, lequel venait de déclarer qu'il n'entendait pas rendre Alain de Trigavou responsable des vilenies de son fermier.

—Ne parlons plus de tous ces gens-là, reprit le vieux marin; ils ne valent pas la peine que nous nous occupions d'eux. Voici l'entrée du Musée Grévin....

—Il ne nous reste donc plus qu'à prendre congé de vous, dirent en chœur les deux compatriotes de M. Jugon.

—Mais non! mais non! vous n'êtes pas venus jusqu'ici pour me quitter à la porte. Je vous tiens, je vous garde. Vous allez entrer avec moi. Nous aurons tôt fait de visiter l'établissement, et en sortant, je vous rendrai votre liberté. Je dois dîner avec un ancien camarade qui m'a donné rendez-vous au Palais-Royal, à six heures.

Olivier consulta sa montre et vit qu'il avait tout le temps d'aller rejoindre à son cercle Alain de Trigavou. La conversation du commandant l'intéressait et il ne désespérait pas d'en tirer de nouvelles informations. Il entraîna M. Avaugour qui avait aussi quelques éclaircissements à demander au châtelain de Lanvollon.

Le commandant était déjà au guichet, en train de prendre les billets pour lui et ses deux invités.

Olivier s'étonnait un peu de la badauderie de ce navigateur qui avait couru toutes les mers du globe et qui se dérangeait pour aller voir des figures de cire. Il échangea un sourire avec le docteur, non moins étonné que lui. Mais Pillemer leur trottait par la cervelle et, comme ils n'avaient rien de mieux à faire pour le moment, ils suivirent M. Jugon. Ils comptaient le faire parler encore sur l'énigmatique fermier de La Hunaudaie, mais ils comptaient sans leur hôte. En dépit de ses soixante-six ans sonnés, le ci-devant capitaine de vaisseau, ayant toujours vécu en province ou à bord d'un navire, n'était pas blasé sur les curiosités parisiennes et il avait l'admiration facile.

A peine entré dans la première salle, il s'exclama de surprise en voyant les groupes où sont représentées les illustrations littéraires et théâtrales. Il ne les connaissait pas, et M. Avaugour n'était pas beaucoup mieux renseigné que lui.

Il fallut que M. d'Esquy les leur nommât. Il arrivait de Chine, mais il avait souvent habité Paris et il était assez au courant pour faire le cicérone, très à contre cœur, car il pensait à tout autre chose. Le commandant, ravi, faisait des commentaires à perte de vue sur les figures qu'Olivier lui expliquait et finit par tomber en extase devant celle d'une comédienne fameuse dont les journaux qu'il recevait à Lanvollon racontaient fréquemment les excentricités. Dans son enthousiasme, il alla jusqu'à déclarer qu'elle était presque aussi jolie que Mme du Houlbecq, qui ne lui ressemblait guère.

M. Avaugour essaya de saisir ce joint pour ramener l'entretien sur les faits qui avaient précédé la mort du général. Il n'y réussit pas. Le vieux loup de mer ne l'écouta point et ne leur fit pas grâce d'un personnage.

Quand il eut visité la salle jusque dans ses moindres recoins, les deux amis pensaient en être quittes, mais il s'écria :

—Maintenant, nous avons encore la chambre des horreurs, comme chez Mme Tussaud, à Londres.

—Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu! demanda le docteur.

—Comment! vous ne savez pas? C'est le caveau où on a mis en scène les crimes célèbres.... et c'est ce qu'il y a de plus curieux ici. Venez, mon cher.

Et il les poussa, malgré eux, vers l'escalier qui descend à un sous-sol aménagé de façon à impressionner les amateurs de spectacles lugubres. On y voit à peine clair et dans ce demi-jour, les tableaux en relief font un effet plus saisissant. On y a exhibé naguère le cadavre en cire du malheureux pharmacien repêché au Pecq et le corps de l'empereur Alexandre II, couché sur un lit de parade. Il y en a pour tous les goûts.

—Ces Parisiens font argent de tout, dit le commandant qui marchait le premier. Ils montreront peut-être un jour le crime de Trigavou.

—S'ils s'en avisaient, grommela Olivier, je....

—Vous casseriez leurs bonshommes à coup de canne, et vous feriez très bien. Mais ils n'oseront pas. Il faudrait d'abord que le procès fût jugé et Calorguen condamné. Encore, Mme du Houlbecq aurait-elle le droit de s'opposer à ce qu'on la mît en scène. Or, elle était là quand son mari a été frappé à mort. Mais elle n'aura pas à intervenir pour empêcher une exhibition que la police interdirait certainement. Ce que j'en disais tout à l'heure n'était pas sérieux. C'est une idée qui m'a passé par la tête en descendant au fond de ce souterrain arrangé pour faire peur aux enfants. Nous y voilà. Il s'agit maintenant de passer en revue les scélérats qu'on y a logés.

Olivier et Avaugour n'y tenaient pas du tout. Mais ils s'étaient trop avancés pour reculer, et ils firent contre fortune bon cœur. Ils suivirent l'infatigable commandant qui examinait déjà une suite de compartiments où sont représentées au naturel les étapes d'un assassin, le crime, l'arrestation, la toilette du condamné et, finalement, la marche vers la guillotine qu'on aperçoit dans un lointain savamment éclairé. M. Jugon put les contempler tout à son aise, car il n'y avait pas de foule. Devant le dernier seulement, celui où figure l'échafaud, stationnait un homme, accoudé sur la balustrade et complètement absorbé par l'intéressant spectacle qu'il avait sous les yeux. Il leur tournait le dos et il ne bougea point en les entendant marcher.

—C'est ça la guillotine? s'écria le vieux marin. Je m'en faisais une autre idée. Ça ressemble à une machine à coudre qu'on aurait peinte en rouge.

Cette étrange comparaison—qui ne manquait pas de justesse—fit que l'homme leva la tête et montra son visage au commandant, lequel, à la grande stupéfaction de ces messieurs, l'empoigna au collet et le traîna sous un bec de gaz placé à l'entrée du caveau.

—Qu'est-ce que tu fais ici, toi? cria-t-il en le secouant rudement.

En voyant la figure de l'individu, le docteur et le lieutenant de vaisseau le reconnurent aussitôt. Il les reconnut aussi, car il pâlit.

—Ce que je fais?.... je regarde, balbutia-t-il.

—Tu regardes la mécanique sur laquelle tu finiras, gredin. Enfin, je te pince. Il y a assez longtemps que je te cherche.

—C'était pourtant pas difficile de me trouver.... je demeure pas loin de chez vous.

(*A continuer.*)